

Sweet and Lowdown
Accords nostalgiques
Accords et désaccords, États-Unis 1999, 95 minutes

Maurice Elia

Number 207, March–April 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elia, M. (2000). Review of [Sweet and Lowdown : accords nostalgiques / *Accords et désaccords*, États-Unis 1999, 95 minutes]. *Séquences*, (207), 43–43.

SWEET AND LOWDOWN

Accords nostalgiques

Peut-être Woody Allen a-t-il un jour rêvé d'être l'un des grands clarinettistes de son époque. N'a-t-il pas affirmé à plusieurs occasions qu'il ne savait pas ce qu'il faisait en pleine fin de XX^e siècle, qu'il lui semblait plutôt appartenir aux années vingt, aux années trente, à l'époque où le jazz battait son plein ? C'est sans doute ce qui l'a poussé à imaginer le personnage d'Emmet Ray, prétendu guitariste de jazz célèbre, dont les inventions musicales faisaient courir les amateurs. Il l'a affublé de quelques défauts (bien légitimes, selon la philosophie allenienne) : c'est un maquereau de la première heure, un kleptomane invétéré, un fauteur de troubles narcissique, porté sur la bouteille et habitué de nombreuses obsessions. Bref, un homme pas de tout repos. Le scénario insiste sans doute un peu trop sur le fait que ses seules qualités valables ne s'illustrent que dans son art, sa musique. L'artiste ayant tous les droits, tout lui est plus ou moins permis.

Le déséquilibre dont souffre Emmet se reflète dans sa vie professionnelle et dans ses rapports avec les autres. Il est constamment en retard, a un mépris total envers l'autorité, et c'est avec peine que tout le monde accepte ses excentricités. Ses relations avec les femmes, bien entendu, en souffrent. Hattie, la première femme à qui Emmet semble vraiment s'attacher, est muette et soumise. On ne peut pas dire qu'elle règne sur leur foyer, mais sa douceur effraie Emmet à tel point que, une fois à Hollywood, il décide de la quitter pour épouser la belle Blanche, une séduisante beauté qui se dit romancière. Ensemble, Emmet et Blanche vont vivre un amour trop asymétrique pour être vrai. Elle illumine à peine la vie de cet homme instable, qui traîne son infortuné caractère le long des voies ferrées, en quête sans doute de ces contrées lointaines qui lui sont toujours inaccessibles. D'ailleurs, Allen ne filme jamais son anti-héros en plein soleil et il le fait aussi revenir vers l'océan, depuis longtemps symbole de tristesse et de mélancolie chez le cinéaste (*Annie Hall*, *Interiors*, *Crimes and Misdemeanors*, par exemple). Emmet ne retourne pas au New Jersey expressément pour revoir Hattie, il est là au hasard d'une tournée, mais la nostalgie le prend à la gorge et son retour en arrière annonce sa déchéance subséquente, son pas final vers l'oubli.

On a dit de *Sweet and Lowdown* qu'il était le moins allenien des films d'Allen, qu'il représentait enfin une étape positive sur le

chemin de l'anti-névrose du cinéaste, que ce héros fabriqué de toutes pièces ne lui ressemblait plus autant que ceux qui l'avaient précédés. Difficile à croire. Allen est un homme qui travaille sans arrêt, dont la philosophie même est une philosophie de la besogne constante, qui se sent coupable lorsqu'il s'accorde un plaisir qui l'éloigne de son labeur de créateur. Dans le film, il ne s'est d'ailleurs pas gêné pour se donner le rôle d'un des chroniqueurs de la vie d'Emmet Ray. Comme Emmet, Woody n'a aucun mal à travailler son art, il a simplement du mal à être heureux. Emmet, c'est le Woody dissimulé qui sort enfin de son carcan et regrette amèrement son acte, car il se doutait que dehors l'attendaient les foudres de la vie quotidienne, avec ses rêves bafoués et ses situations insensées. S'il évoluait dans les années soixante-dix ou quatre-vingt, Emmet se poserait peut-être des questions existentielles et rendrait régulièrement visite à son psychiatre.

Sweet and Lowdown est construit un peu à la manière d'une ritournelle fragile, comme l'était *Radio Days*, noyée dans des décors mandarine du style de *September*, et dont les refrains successifs sont constitués de vignettes douces-amères comme dans *Alice*. On est peut-être loin de tous les grands analystes du cœur humain dont l'ombre plane au-dessus de cette anecdote imaginée et dont on ne va pas vous faire la nomenclature pour ne pas gâcher



Hattie et Emmet, une relation paradoxale

vosre plaisir, mais Allen y installe sans trop de difficulté une émotion sincère, de la finesse, de la candeur et cette grâce de petit conte démodé qui nous le fait aimer dès les premières séquences.

Maurice Elia

■ Accords et désaccords

États-Unis 1999, 95 minutes — Réal. : Woody Allen — Scén. : Woody Allen — Photo : Zhao Fei — Mont. : Alisa Lepselter — Mus. : Dick Hyman, Django Reinhardt — Son : Les Lasarowitz — Déc. : Santo Loquasto — Cost. : Laura Cunningham Bauer — Int. : Sean Penn (Emmet Ray), Samantha Morton (Hattie), Uma Thurman (Blanche), Gretchen Moll (Ellie), Anthony LaPaglia (Al Torrio), Woody Allen (un des chroniqueurs) — Prod. : Jean Doumanian — Dist. : Blackwatch Releasing.